

## Nues-propriétés ou L'insidieux pouvoir de l'architecture

Suzanne Robert

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31176ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Robert, S. (1987). Nues-propriétés ou L'insidieux pouvoir de l'architecture. *Liberté*, 29(5), 4-7.

SUZANNE ROBERT

## Nues-propriétés ou L'insidieux pouvoir de l'architecture

*Il y a mon terrain et moi;  
puis il y a l'étranger.*

Henri Michaux

Quand nous étions petites, nous avions un jeu de blocs en bois dont certaines pièces imitaient des portes, d'autres des fenêtres, d'autres encore des colonnades ou bien des lucarnes. Nous avons construit, l'une remplaçant l'autre au cours des jours de pluie d'été, des centaines de maisons dont il nous fallait imaginer, faute de pouvoir les représenter, les balcons en encorbellement, les galeries à arcades, les vérandas, les tourelles, les dômes, les gouttières, les gargouilles, les pignons, les redents. Parfois, nous disions que la mer était à proximité; d'autres fois, nous situions la maison près d'écluses ou de canaux, ou sur un promontoire, ou dans une rue de grande ville. Le jeu a duré des années puis, peu à peu, nous n'y avons plus prêté attention.

Maintenant que le jeu de blocs a disparu et, avec lui, le pouvoir d'ériger dans l'espace des structures imaginaires changeantes, renouvelées au gré des désirs, maintenant qu'il faut se soumettre au décor imposé, on ne crée plus; on subit. L'architecture est un art despotique, un conditionnement sournoisement lové dans nos jours. Les toiles, les livres, la musique apparaissent, en regard d'elle, comme des zones d'influence ponctuelles délibérément choisies, des moments de relief sur l'horizon d'une vie. L'architecture, quant à elle, dirige insidieusement l'âme des peuples, leur humeur,

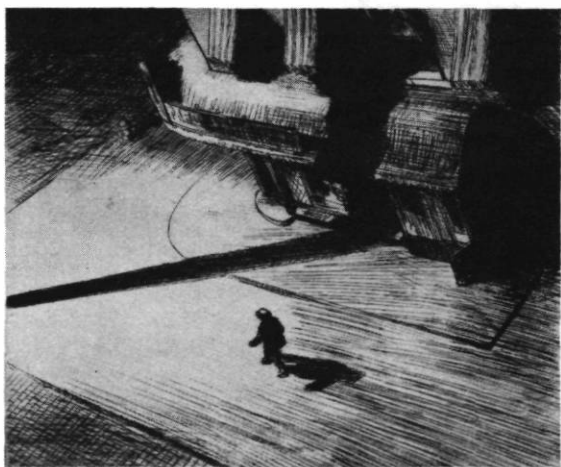
leur pensée, leur sensualité. Je pleure après mon jeu de blocs, «je pleure après mes propriétés qui ne sont rien, mais qui représentent quand même du terrain familier, et ne me donnent pas cette impression d'absurde que je trouve partout» (Henri Michaux, *Mes propriétés*).

Il faudrait, pour rétablir nos droits et contrer la toute-puissance architecturale, pouvoir choisir librement nos lieux. Moi, je construirais d'abord une gare avec des tourelles surmontées de bulbes d'oignons et une verrière immense, à petits carreaux ternis, avec au centre un grand vitrail, bleu et violet de préférence. Et un café aussi, en forme de demi-lune, avec des lambris de bois, des glaces peintes et des tables de marbre au piètement de fer noir. Puis il me faudrait, autour de ma gare, de petits hôtels pour les voyageurs, étroites constructions sur arcades comme à Prague, maisons à colombages ou maisons à pignons comme à Lübeck, à Amsterdam ou à Gdansk. Puis, plus rien. Ce serait le quartier de la gare, isolé, traversé par le sifflement strident des trains dans une matinée brumeuse. Autour, le vide.

Surgirait bientôt un pont. Un pont de pierre au-dessus d'une rivière noire, dangereuse, et sur le pont s'entasseraient des habitations de deux ou trois étages, de factures irrégulières formant un ensemble baroque serti de lucarnes, de balcons, de combles, de souppentes, de cheminées, de galeries suspendues; un pont plus chargé que le Ponte Vecchio de Florence; un pont alourdi comme les prisons de Piranese. Rien, aucune construction ne viendrait troubler la calme nature des rives où l'on ne trouverait que des sentiers parcourus parfois par les habitants du pont marchant sous la pluie, comme dans les toiles d'Hiroshige. Puis, de nouveau, plus rien. Le quartier du pont disparaîtrait comme dans les fondus cinématographiques et je ne le rappellerais à l'existence que si l'envie me venait d'espaces exigus, compliqués et entassés.

À l'horizon naîtrait la silhouette d'une ville. Une ville qui resterait toujours lointaine car les villes modernes m'ennuient, une ville saturée de gratte-ciel, sorte de pointe sud de Manhattan où se côtoieraient des édifices faits de pierres, de métaux ou d'alliages, des observatoires aux dômes blancs, des serres gonflées comme des gâteaux, des envols ambrés sur des tronçons de jais monolithiques,

des étages de superficies inégales, des élans pétrifiés dans le marbre et le bronze, des angles aiguisés comme une lame de canif, des formes lourdes ou aériennes, pures comme chez Brâncusi. Pas de béton surtout, et pas de cubes insignifiants. Je crains les villes à cubes incolores. «Alors je pars brusquement pour ma propriété. Elle a la forme d'une crosse. Elle est grande et lumineuse. Il y a du jour dans ce lumineux et un acier fou qui tremble comme une eau.» (Henri Michaux, *Mes propriétés*) Jalousement, je garderais intacts les immeubles en ruine, les grandes usines désaffectées et les vieilles maisons inhabitées; j'en prendrais soin comme de momies fragiles. Je ne me servais de cette ville qu'en guise de toile de fond ou de poste d'observation surélevé. Vue de très haut ou de très loin, la ville ne risquerait pas de heurter les propensions à la solitude. Entre la vue élevée et le lointain relief, on ne pourrait pas voir la proximité des choses internes; il y aurait des gouffres, des interruptions, des creux propres à la perspective. Je hais un très grand nombre de villes car «on ne voit pas les virgules entre les maisons, ce qui en rend la lecture difficile et les rues si lassantes à parcourir. La phrase dans les villes est interminable.» (Henri Michaux, *Tranche de savoir*)



(Edward Hopper, *Night Shadows*)

Les grandes formes monotones m'affolent, m'irritent. Ce que j'aime en architecture, ce sont les détails: courbures lentes, façades convexes, porches profonds, briques émaillées, pierres en désordre au milieu d'un hall, écrans de bois sculptés, tabatières, portes ouvragées ou très lisses, contours fluides, volumes précieux, tout, n'importe quoi pourvu que soient brisées les lignes fades, rigides, soporifiques, ces lignes placides qui ne portent même pas au spleen et déversent un ennui moderne et aseptisé.

Pour fuir le synthétique ennui de nos villes, il me faudrait parfois vivre dans une maison flottante, sampan ou jonque, parfois dans une ville souterraine comme celle de Derinkuyu en Turquie, et parfois dans une maison japonaise où les cloisons coulissantes en papier transforment à volonté l'espace intérieur. Il me faudrait souvent une maison troglodyte, l'une de celle du Mesa Verde au Colorado par exemple, et tout aussi souvent une isba russe aux volets peints ou un austère grenier scandinave. Mais le plus souvent, je rêve d'une hutte-traîneau de berger bulgare dont la porte s'ouvre horizontalement pour protéger son occupant des loups. À vrai dire, la plupart du temps, je songe à faire surgir une grotte ou bien à vivre dans un arbre pour échapper à l'autorité de l'architecture. J'y conserverais un jeu de blocs semblable à celui de l'enfance et passerais du quartier de ma gare à celui de mon pont et du profil lointain de ma ville à une terre nue, sans relief et sans art despotique. «Dans mes propriétés, tout est plat, rien ne bouge; et s'il y a une forme ici ou là, d'où vient donc la lumière? Nulle ombre.» (Henri Michaux, *Mes propriétés*)